

par Daniel  
**ATTINGER,**

pasteur, frère de la  
Communauté  
monastique de Bose  
(Piémont)

## **Un tournant dans l'histoire de l'Eglise : l'ouverture aux nations (Actes 9,31–12,35)**

*Dans la rubrique Cent commentaires, le comité de rédaction de Hokhma offre à ses lecteurs quelques pages extraites d'un commentaire biblique paru dans une autre langue que le français. Nous sommes heureux de pouvoir porter ainsi à votre connaissance cette excellente étude de Daniel Attinger sur le livre des Actes<sup>1</sup>.*

**A**près avoir présenté les précurseurs de l'ouverture de l'Eglise aux païens : Etienne (Ac 6–7) et Philippe (Ac 8), puis celui qui en sera l'agent principal, Saul (Paul) (Ac 9,1-30), Luc revient sur la figure de Pierre, le porte-parole de la première communauté chrétienne, celui qui garantit la communion entre les Eglises, car c'est à lui qu'il appartient de procéder, de fait, à cette ouverture. Telle est la fonction que Luc attribue au grand récit de la conversion de Corneille (Ac 10–11). Celle-ci est racontée par trois fois, comme le sera aussi la vocation de Saul. Toutefois une différence saute aux yeux : la vocation de Saul apparaît en trois lieux différents du livre et dans des optiques différentes. Au ch. 9, c'est Luc qui la raconte (c'est le récit qui « domine » et commande les deux autres) ; au ch. 22, Paul en fait le récit aux habitants de Jérusalem, pour souligner qu'elle n'a en rien altéré son être juif ; enfin, au ch. 26, c'est encore Paul qui

<sup>1</sup> Cette lecture d'Ac 9,31–12,35 est la traduction légèrement adaptée, faite par l'auteur, des pages 69-82 du bref commentaire paru en italien de Daniel Attinger, *Atti degli apostoli : la Parola cresceva...*, Qiqajon, Bose, 2010 (Spiritualità biblica).



souligne, devant le roi Agrippa, la puissance du Ressuscité auquel nul ne saurait résister, raison pour laquelle la prédication chrétienne, comme aussi sa conséquence, l'annonce aux païens, sont conformes à ce que Moïse et les prophètes avaient proclamé. L'histoire de Corneille en revanche est racontée trois fois, coup sur coup : au début, c'est Luc qui raconte et rapporte les deux visions parallèles (de Corneille et de Pierre) ainsi que le double mouvement des serviteurs de Corneille de Césarée à Jaffa, et de Pierre et de ses compagnons de Jaffa à Césarée (10,1-29) ; c'est ensuite au tour de Corneille de raconter à Pierre sa vision (ce qui rend l'apôtre capable de saisir le sens de la vision dont il a lui-même été l'objet, 10,30-33) ; à la fin, c'est Pierre qui reprend toute l'histoire depuis le début devant la communauté de Jérusalem préoccupée de ce qu'elle a entendu dire (11,4-17). On voit par cette construction très élaborée que cet épisode a une importance fondamentale aux yeux de Luc, tout comme le récit de la vocation de Paul. On l'intitule souvent « la conversion de Corneille » ; ce n'est certes pas faux, mais il serait probablement plus conforme au récit de parler de la conversion de Pierre et de celle de l'Eglise de Jérusalem. Cela pourrait nous mener à des réflexions intéressantes – que pourtant je ne ferai pas – sur le rôle de la conversion dans le ministère pétrinien et dans la conception de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique...<sup>2</sup>

La fin du ch. 9 présente Pierre en « visite apostolique » à Lod (Lydda) où il guérit un paralysé, et à Jaffa (Joppé) où il ressuscite une femme qui était morte, alors que l'Eglise vit en paix, après que Paul, menacé de mort, soit parti pour Tarse. Ces deux épisodes mettent en évidence que le Ressuscité, qui était « passé partout en bienfaiteur, guérissant tous ceux que le diable tenait asservis » (Ac 10,38), continue d'agir dans la personne de Pierre ; Jésus avait en effet accompli les mêmes miracles (cf. Lc 5,17ss ; 7,11ss et 8,40ss). Pierre rejoint ainsi Jaffa, le port d'où les navires partent pour l'Occident... et donc aussi pour Rome. Il descend chez un certain Simon, « corroyeur » (9,43). Cette petite note n'est pas sans signification : pour la tradition juive en effet, un corroyeur est en perpétuel état d'impureté car il travaille le cuir, c'est-à-dire des peaux de cadavres. Le « hasard » (ou plutôt l'ironie de Dieu) prépare ainsi ce qui va se produire à Jaffa. Autre coïncidence : Jaffa fut aussi le théâtre de la fuite de Jonas face à l'ordre reçu de Dieu de parler à Ninive, la grande ville païenne

<sup>2</sup> On peut lire à ce propos le beau document du Groupe des Dombes (groupe de dialogue œcuménique formé de théologiens francophones catholiques et protestants) intitulé *Pour la conversion des Eglises. Identité et changement dans la dynamique de communion*, Paris, Centurion, 1991.

(Jon 1,3), et tout le livret met en évidence qu'il lui fut absolument impossible d'échapper à la volonté de Dieu. C'est justement là que Pierre, sans y être préparé, et même contre sa propre volonté, commencera la prédication aux païens !

## L'Évangile accueilli par Corneille ou la conversion de Pierre (Ac 10,1-48)

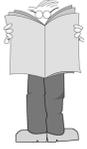
Le texte ne pose pas de problèmes particuliers de compréhension ; nous pouvons donc nous contenter de quelques observations en cours de lecture.

*Deux visions croisées (Ac 10,1-16).* Le récit commence par deux visions<sup>3</sup>. Corneille, centurion (officier commandant une centaine d'hommes) romain et païen, de la cohorte « Italique », arrivée en Palestine en 64 av. J.-C. pour y rester jusqu'en 150 apr. J.-C., représente la force d'occupation, mais c'est un « craignant Dieu », c'est-à-dire un homme qui, sans être un prosélyte (ce qui impliquerait la circoncision), respecte le peuple juif et se sent proche de son monothéisme, ce que manifestent sa prière à Dieu et ses aumônes (v. 2) ; en cela, il appartient à la « chaîne des centurions »<sup>4</sup>, série d'officiers romains que Luc présente sous un jour positif. En outre, de même que la Parole de Dieu ne rejoint pas la terre sans y réaliser ce pour quoi elle a été envoyée, de même une prière authentique ne reste pas sans effet. Le Seigneur accorde donc à Corneille une vision : bien que répondant aux prières de Corneille, l'initiative demeure celle de Dieu, car c'est lui qui choisit l'heure et le mode de sa manifestation. Toutefois, puisque l'on est dans le « temps de l'Église », Dieu n'entend pas passer par-dessus l'Église, corps du Christ ; il veut agir à travers elle. C'est pourquoi l'ange renvoie Corneille à Pierre (comme auparavant Paul, à Damas, l'avait aussi été à Ananias, cf. Ac 9,12). Ne nous demandons pas comment la vision a eu lieu. Dans la Bible, l'apparition d'un ange indique toujours qu'une conviction, jaillie dans le cœur d'un être humain, ne vient pas de lui, mais de Dieu. L'ange ne dit pas « comment » survient la parole de Dieu, qui peut s'exprimer de diverses manières, il dit simplement « que » la parole a rejoint la personne désirée.

Le deuxième tableau rapporte une autre vision, une « extase » (v. 10), semblable à celle qui frappa Adam avant la création de la

<sup>3</sup> On trouvait quelque chose de semblable dans la vocation de Paul, cf. Ac 9,10-12.

<sup>4</sup> Cf. Lc 7,1ss ; 23,47 ; Ac 21,32 ; 22,25-26 ; 23,17ss ; 24,23 ; 27,1ss.



femme (cf. Gn 2,21) ou Abraham avant la conclusion de l'alliance (cf. Gn 15,12). Alors qu'il est « monté sur la terrasse » (Ac 10,9, peut-être pour échapper à l'impureté régnant dans la maison de Simon le corroyeur) et qu'il prie, Pierre voit tous les animaux de la terre, les purs et les impurs, et entend une voix qui lui ordonne : « Lève-toi ! Sacrifie<sup>5</sup> et mange ! ». Ce sont deux commandements contraires à la loi de Dieu, car seuls quelques animaux peuvent être offerts en sacrifice et le Juif n'est pas autorisé à manger la viande de n'importe quel animal. Entre la voix et la conscience de Pierre s'insère donc le système lévitique de pureté (cf. Lv 11) qui est contredit par la voix : « Ce que Dieu a rendu pur, tu ne vas pas, toi, le déclarer immonde ! » (Ac 10,15). La voix semble donc se réclamer, au-delà du système légal, de l'ordre créationnel dans lequel Dieu vit toute chose et voici « cela était bon... c'était très bon » (Gn 1,21-25.31). C'est aussi de cette manière que Jésus avait dépassé le précepte relatif à la répudiation (cf. Mc 10,1ss, sans parallèle chez Luc). En Marc et Matthieu le dépassement des prescriptions sur le pur et l'impur se trouve déjà sur les lèvres de Jésus (cf. Mc 7,15-19, où se trouve aussi la mention de Dieu qui « purifie » ; Mt 15,16-20), mais Luc ne l'a pas repris dans son évangile. Il est probable que Marc et Matthieu ont anticipé, en la faisant remonter à Jésus lui-même, ce qui fut en fait la découverte de Pierre et de l'Eglise post-pascale, découverte qui n'allait absolument pas de soi ; en tout cas, relevons que, pour l'instant, Pierre demeure perplexe devant ce message qui lui apparaîtrait énigmatique.

*Les envoyés à Jaffa (Ac 10,17-23<sup>a</sup>).* Alors que Pierre s'interroge sur le sens de sa vision, les envoyés de Corneille arrivent à Jaffa. Nouvelle intervention de Dieu ; non plus : « Lève-toi ! Sacrifie et mange ! », mais : « Lève-toi ! Descends et va avec eux sans hésiter, car c'est moi qui les ai envoyés... » (v. 20). Pierre commence à entrevoir que le dépassement du pur/impur ne concerne pas seulement les aliments, mais aussi – et bien davantage – les personnes, et donc les relations entre Juifs et païens. Mais est-il possible d'outrepasser cette frontière fixée par Dieu lui-même ?

*L'arrivée chez Corneille à Césarée (Ac 10,23<sup>b</sup>-33).* Il faut souligner ici l'importance du verbe « entrer » qui revient par trois fois (vv. 24, 25 et 27) : le simple fait d'entrer chez un païen provoque

---

<sup>5</sup> On peut noter que Luc n'utilise pas ici le verbe ordinaire *apokteinein* signifiant « tuer », mais *thyein* qui a une dimension sacrificielle.

l'impureté. Certes, ce n'est pas interdit, mais cela implique de procéder ensuite aux rites de purification prévus par la Loi, et tout alors rentre dans l'ordre. Pierre montre pourtant qu'il a compris autre chose encore de sa vision ; quand il entre chez Corneille, celui-ci se jette à ses pieds pour l'adorer, mais Pierre le relève en déclarant : « Moi aussi je ne suis qu'un homme » (v. 26). Il affirme donc la grande solidarité créationnelle. Au-delà de la séparation voulue par Dieu au travers de l'élection, existe la solidarité « humaine », vers laquelle, il est important de le relever, l'élection elle-même est orientée : celle-ci, en effet, ne suscite pas une caste de purs et de privilégiés, mais un peuple chargé de transmettre la bénédiction à *tous les êtres humains*, « à toutes les familles de la terre » (cf. Gn 12,3). Certes, tous les Juifs ne sont pas convaincus de cela, mais cette certitude demeure malgré tout un bien propre à Israël jusqu'aujourd'hui. Je me souviens d'un rabbin qui déclarait que, d'après le Talmud, tous ceux qui pratiquent les préceptes de la Loi, *même s'ils sont païens*, sont comme « le grand-prêtre d'Israël ». Avec l'affirmation de cette solidarité créationnelle, Pierre ne renonce donc pas à son hébraïsme.

*Le discours de Pierre (Ac 10,34-43).* Pierre « se rend compte » : au fur et à mesure qu'il marche et subit les événements, Pierre entre dans la compréhension de sa vision. L'important n'est pas la distinction entre le pur et l'impur, mais de « craindre Dieu et de pratiquer la justice » (Ac 10,35 ; cf. Pr 1,7 ; etc.). C'était déjà ce que soulignait le prophète Michée qui significativement s'adressait à tout « homme » :

« On t'a fait connaître, ô homme, ce qui est bien,  
ce que le SEIGNEUR exige de toi :  
Rien d'autre que respecter le droit, aimer la fidélité  
et t'appliquer à marcher avec ton Dieu » (Mi 6,8).

C'est cela qui fait que l'on « trouve accueil » auprès de Dieu (Ac 10,35), littéralement que l'on est « agréé » par Dieu ; terme important car il évoque toute la réalité sacrificielle (cf. Lv 1,3-4 ; 19,5 ; etc.). Celui donc qui craint Dieu et accomplit la justice, quel que soit le peuple auquel il appartienne, devient un « sacrifice agréé par Dieu » ; c'est cela qui crée la pureté. Celui qui n'agit pas ainsi, même s'il est juif, devient *ipso facto* impur. Une fois encore, Pierre ne sort pas de l'hébraïsme ; certes, un Juif acceptera difficilement de dire d'un païen qui craint Dieu et pratique la justice qu'il est pur, mais l'impureté de Juifs qui ne marchent pas selon la volonté de



Dieu est fréquemment dénoncée par les prophètes. A partir de cette constatation, Pierre peut adresser à Corneille la « parole que Dieu a envoyée aux Israélites : la bonne nouvelle de la paix par Jésus-Christ, lui qui est *Seigneur de tous les hommes* » (Ac 10,36). Cette paix (cf. Es 52,7 ; 57,19) est essentiellement celle qui règne entre Israël et les païens, signe dans l'histoire du salut promis.

Suit alors l'annonce chrétienne proprement dite : la vie de Jésus, de son baptême par Jean-Baptiste à sa résurrection et à ses manifestations à ceux qui avaient été choisis ; à travers ces événements Dieu l'a désigné comme ce « juge des vivants et des morts » dont « tous les prophètes rendent le témoignage que voici : le pardon des péchés est accordé par son Nom à quiconque met en lui sa foi » (cf. Ac 10,37-43). La *rémission des péchés*, vainement recherchée jusqu'alors, devient désormais possible grâce au Nom de Jésus (c'est-à-dire à cause de sa vie et de sa mort en croix, cf. Lc 1,77) : ce n'est en effet pas la foi qui crée la rémission des péchés, mais le « Nom » (la personne et la vie) de Jésus, même si ce pardon ne peut être accueilli que par la foi au Christ.

*L'intervention de l'Esprit et le baptême des premiers païens (Ac 10,44-48).* L'Esprit Saint ne laisse pas à Pierre le temps de poursuivre son discours ; il l'interrompt brusquement en descendant sur les auditeurs : c'est la Pentecôte des païens, *notre* Pentecôte, et tous les judéo-chrétiens sont stupéfaits ! A Jérusalem, les Juifs avaient été stupéfaits (cf. Ac 2,12.37), maintenant c'est au tour des chrétiens de l'être. L'Esprit ne cesse d'étonner ; on ne parvient pas à s'habituer à lui ! C'est ainsi que Pierre se rend : « Quelqu'un pourrait-il empêcher de baptiser par l'eau ces gens qui, tout comme nous, ont reçu l'Esprit Saint ? » (v. 47). Ils furent donc baptisés sur le champ : Pierre s'est fait serviteur (non patron) de l'Esprit ; il a obéi ! Cela aussi appartient au ministère pétrinien de la primauté.

## **Pierre se justifie à Jérusalem ou la conversion de l'Eglise (Ac 11,1-18)**

A Jérusalem, Pierre doit se justifier et il le fait en racontant comment les choses se sont passées ; il rappelle sa vision et ses objections, l'arrivée des envoyés de Corneille, l'intervention de l'Esprit qui l'enjoint de les accompagner « sans aucun scrupule » (Ac 11,12), la vision de Corneille, le début de son discours et l'irruption soudaine de l'Esprit qui lui fit venir à l'esprit cette « déclaration du Seigneur : 'Jean a donné le baptême d'eau, mais vous, vous allez recevoir le

baptême dans l'Esprit Saint' » (v. 16 ; cf. Ac 1,5). L'argumentation de Pierre repose essentiellement sur deux éléments. Il fait d'abord comprendre que ce n'est pas lui qui a décidé ou agi, mais Dieu lui-même au travers de ses nombreuses interventions ; c'est pourquoi il n'a pu lui-même opposer de résistance : « Etais-je quelqu'un, moi, qui pouvait empêcher Dieu d'agir ? » (v. 17). Notons en passant l'étrange refrain sur les empêchements à l'acte du baptême (cf. Ac 8,36 ; 10,47 ; 11,17). Oscar Cullmann émit en son temps l'hypothèse qu'il s'agissait là d'un reste de la liturgie primitive du baptême ; avant de baptiser un néophyte, le célébrant aurait demandé au peuple si quelque chose « empêchait » le baptême<sup>6</sup>. Au-delà de cette hypothèse, il est important de souligner que l'allusion à l'empêchement met en évidence l'action divine (dans le cas de l'eunuque éthiopien, le fait que Philippe et l'eunuque tombent sur un point d'eau proprement à ce moment de leur entretien fonctionne comme l'intervention divine, cf. 8,36) ; à cette action divine l'homme ne peut qu'obéir. L'autre élément de l'argumentation de Pierre est le recours à la « déclaration du Seigneur » (11,16), une parole qui rappelle les commencements : le commencement de l'Évangile lors de l'apparition de Jean au bord du Jourdain (cf. Lc 3,16), le commencement de l'histoire post-pascale (cf. Ac 1,5). Il y a donc, ici aussi, un commencement, mais semblable en tout aux autres commencements de la proclamation de l'Évangile : d'abord en Jésus de Nazareth, puis dans la première Église de Jérusalem, et maintenant dans une communauté de païens devenus croyants. Notons cette observation de Pierre : « A peine avais-je pris la parole que l'Esprit Saint est tombé sur eux, *comme il l'avait fait sur nous au commencement* » (Ac 11,15 ; cf. déjà 10,47). Il s'est donc passé à Césarée *la même chose* que ce qui s'était produit auparavant à Jérusalem. C'est ce qui permet à Jérusalem non seulement d'« enregistrer » la naissance d'une nouvelle Église, mais de rendre gloire à Dieu qui « a donné aussi aux nations païennes la conversion qui mène à la vie » (Ac 11,18), bien que le texte n'ait nullement parlé de « conversion » à propos de Corneille !

## La fin de la section (Ac 11,19–12,35)

*Antioche (11,19–12,25)*. L'adhésion de païens à l'Évangile fait immédiatement venir à l'esprit de Luc la grande ville d'Antioche,

<sup>6</sup> Cf. O. Cullmann, *Le baptême des enfants*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1948 (Cahiers théologiques 19/20), pp. 63-69.



la capitale de la province orientale de l'Empire romain mais surtout la cité qui deviendra le centre de propagation de l'Évangile aux païens : c'est d'Antioche en effet que partiront les divers voyages missionnaires (cf. Ac 13,1-3 ; 15,36 ; 18,23). Se rattachant à l'épisode du martyr d'Étienne et de la « dispersion »<sup>7</sup> qui l'avait suivi (cf. Ac 8,1), Luc signale que des « dispersés » étaient arrivés en Phénicie (Liban actuel), à Chypre et à Antioche où ils s'étaient mis à prêcher aux Juifs, mais quelques-uns, originaires de Chypre et de Cyrène (ville de la côte africaine de la Méditerranée, en Libye actuelle), avaient aussi commencé à annoncer l'Évangile aux Grecs, c'est-à-dire à des païens. On pressent que surgira ici aussi le problème de l'adhésion des païens à l'Église. De fait, grâce à la « main de Dieu » (v. 21) qui agit avec force, cette prédication est efficace. A nouveau Jérusalem est alertée, si bien qu'elle envoie Barnabas qui « voit la grâce du Seigneur » (v. 23) et s'en réjouit. La « grâce » du Seigneur n'agit donc pas seulement dans le secret des cœurs : quand elle est à l'œuvre, on la voit ! Devant l'immensité de la tâche (Antioche comptait environ 300 000 habitants), Barnabas se souvient de Saul et va le chercher à Tarse pour qu'il l'aide dans la construction de cette nouvelle « Église » (Ac 11,26). C'est la première fois, dans les Actes des Apôtres, que ce terme ne désigne pas la communauté de Jérusalem. Ce n'est pas un fait banal. Jusqu'ici le terme *ekklêsia* – qui évoque « l'assemblée du désert » (cf. Ac 7,38 : *hê ekklêsia en tê erêmô*), le *qahal YHWH* qui s'était formé dans le désert, avait reçu la Loi sur le Sinaï et la terre de Canaan au terme de l'exode – a qualifié la première communauté de Jérusalem et de la terre d'Israël (Ac 5,11 ; 8,1.3 ; 9,31 ; 11,22) et soulignait la continuité existante entre Israël et les chrétiens, continuité garantie par l'appartenance des disciples de Jésus au peuple juif. Or voici que ce nom est maintenant donné à des croyants non juifs. Mais s'agit-il vraiment de la même réalité ? Pour Luc, et pour ses contemporains, c'est certainement le cas, mais cela n'était guère évident pour chacun aux premières années de la vie de l'Église.

A Antioche, il y a une autre nouveauté : c'est ici, après une année d'intense activité de Barnabas et de Saul<sup>8</sup>, que « pour la pre-

<sup>7</sup> On peut noter que la « dispersion », ou « dissémination », n'a pas qu'un sens négatif. Ce qui est disséminé n'est pas éparpillé et perdu, mais est « semé tout alentour », si bien que cette « dissémination » prépare une ample moisson.

<sup>8</sup> Relevons la progression des verbes : « évangéliser » (v. 20, TOB : « adresser la Bonne Nouvelle »), « exhorter » (v. 23, TOB : « presser ») et « enseigner » (v. 26, TOB : « instruire ») qui correspond à l'évolution et à la croissance de la communauté chrétienne.

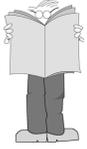
mière fois, le nom de ‘chrétiens’ fut donné aux disciples » (v. 26). Il s’agit vraisemblablement d’un sobriquet donné aux croyants par les païens qui ont compris le titre de *christos* comme un nom propre, dont ils ont fait dériver la forme *christianos*. Ce surnom peut difficilement provenir des Juifs, qui auront plutôt appelé les croyants en Jésus du nom de « nazoréens » (aujourd’hui *notzrim*), car *christianos* évoque pour eux l’appartenance au *christos*, « messie », et contient implicitement la reconnaissance de Jésus comme Messie. C’est justement pour cela que les Juifs qui croient en Jésus, mais ne se reconnaissent pas dans les Eglises historiques, s’auto-désignent du nom de *meshichim*, « messianiques » (adjectif substantivé dérivé de *mashiach*, « messie »), qui est l’exacte traduction du terme grec *christianos*.

Un bref épisode (Ac 11,27-30) conclut le chapitre pour souligner la communion qui s’établit entre Antioche et Jérusalem à l’occasion d’une grave famine<sup>9</sup>. La « communion » n’est pas seulement la reconnaissance de la part de Jérusalem de l’ecclésialité d’une autre Eglise (une « communion hiérarchique »), c’est aussi un réel « partage » : de Jérusalem, riche du témoignage de Jésus, les chrétiens d’Antioche ont reçu l’Evangile ; à Jérusalem, pauvre en moyens de subsistance, vont les biens d’Antioche, la riche. Ce partage deviendra un *leitmotiv* de ce « mendiant de communion » que fut Paul !

Ici, pour la première fois dans les Actes, est mentionné au sein de la communauté chrétienne un groupe d’« anciens » (*presbyteroi*, v. 30). Cela permet de supposer que la communauté primitive s’est organisée sur le modèle de la synagogue qui s’assemblait, elle aussi, autour d’un « conseil d’anciens ». Et, de même que l’on nomme ces anciens après les « chefs du peuple » ou les « grands prêtres » (cf. Ac 4,5.8.23 ; 23,14 ; 24,1 ; 25,15), de même aussi les anciens de la communauté chrétienne sont normalement mentionnés après les apôtres (cf. 15,2.4.6.22-23 ; 16,4)<sup>10</sup>. Un collège des anciens appa-

<sup>9</sup> Les sources parlent d’une famine chronique en divers lieux de l’Empire sous l’empereur Claude (41-54 apr. J.-C.) ; Flavius Josèphe situe la famine au Proche-Orient au temps du procurateur Tibère Alexandre, c’est-à-dire dans les années 46-48 (cf. la note *i* de la Bible de Jérusalem à Ac 11,28).

<sup>10</sup> On ne sait pas pourquoi l’offrande de l’Eglise d’Antioche n’est pas envoyée aux apôtres, mais aux anciens de Jérusalem (cf. Ac 11,30). La Bible de Jérusalem émet l’hypothèse que les apôtres avaient abandonné Jérusalem. En réalité, toutefois, les Actes disent que, suite à la persécution, « tous, à l’exception des apôtres, furent dispersés » (8,1). Par ailleurs, les apôtres seront encore à Jérusalem lors de l’assemblée dont parle Ac 15. Peut-être alors Luc parle-t-il ici des « anciens » en un sens large, comme d’un corps qui comprend aussi les apôtres.



raît aussi ailleurs dans quelques Eglises fondées par Paul<sup>11</sup>, mais nous verrons que ce n'est pas l'unique structure que connaisse l'Eglise ancienne (voir par exemple Antioche, cf. Ac 13,1). La structure de l'Eglise – dont on connaît l'importance dans les dialogues œcuméniques actuels – ne devrait donc pas constituer un critère obligatoire de communion !

*La disparition de Pierre (Ac 12,1-19)*<sup>12</sup>. L'Évangile a désormais rejoint toutes les catégories de personnes imaginables : Juifs, prosélytes, Samaritains, craignants Dieu et même païens ; il ne peut acquérir d'autres dimensions qualitatives ; il peut seulement, quantitativement, rejoindre les « confins de la terre ». Le rôle de Pierre est accompli, il peut « disparaître » (même si nous le retrouverons, de manière un peu paradoxale, au ch. 15). Telle est la raison théologique de cet épisode qui profite d'une nouvelle arrestation, suivie d'une libération miraculeuse, pour raconter le sort éternel de Pierre qui dorénavant est « sorti et s'est mis en route vers un autre lieu » comme le dit le verset 17, métaphore pour indiquer sa mort (cf. Ac 1,25). Luc sait évidemment que Pierre est mort martyr à Rome après les événements racontés dans les Actes, mais il entend, par cet épisode, dire sa foi sur la mort de Pierre.

Je ne relève que quelques expressions. Nous sommes au temps du « roi Hérode » : non pas Hérode le Grand de l'époque de la naissance de Jésus, ni celui de la passion (Hérode Antipas, son fils) ; il s'agit maintenant d'Hérode Agrippa I<sup>er</sup> (fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode le Grand) qui fut roi de Judée et de Samarie de 41 à 44 apr. J.-C. Il organisa une persécution contre l'Eglise, au cours de laquelle mourut Jacques (le Majeur), frère de Jean et disciple de Jésus (cf. Ac 12,1-2). Cet Hérode rappelle donc ses ancêtres, et à travers lui se renouvellent, dans l'Eglise naissante, et le massacre des innocents et la passion de Jésus. En outre, Pierre fut arrêté durant « les jours des pains sans levain » ; son procès aurait donc eu lieu dans la période de Pâque ; un lecteur de l'œuvre de Luc ne peut pas ne pas penser à ce qui arriva à Jésus, dans la même période, quelques

---

<sup>11</sup> En dehors de Jérusalem, les Actes mentionnent des anciens dans les Eglises nées durant le premier voyage missionnaire de Paul (Lystre, Iconium et Antioche de Pisidie, cf. Ac 14,21-23) et à Ephèse (cf. Ac 20,17). Peut-être d'autres Eglises ont-elles eu un collège d'anciens, mais ils n'apparaissent pas dans les lettres sûrement authentiques de Paul. Ils ne sont mentionnés que par 1 Tm 5,17 et 19, et Tt 1,5 ainsi que par Jc 5,14 et 1 P 5,1.

<sup>12</sup> Cf. l'étude d'Enzo Bianchi, *Pietro la Roccia*, Qiqajon, Bose, 1987 (Lectio divina 6), pp. 17-18.

années auparavant. Marc avait écrit que les scribes voulaient arrêter Jésus, mais disaient : « Pas en pleine fête, de peur qu'il n'y ait des troubles dans le peuple » (Mc 14,2). Luc n'avait pas repris ce détail, mais n'est-ce pas à cela qu'il pense quand il écrit : « [Hérode] mit [Pierre] en prison... et se proposait de le citer devant le peuple, mais après la fête de la Pâque » (Ac 12,4<sup>b</sup>) ? Et encore : cette nuit-là, alors que Pierre « dort » (*koimômenos*, v. 6<sup>13</sup>), l'Eglise est en veille – elle a donc appris la leçon de Gethsémani (cf. Lc 22,39ss.) – et quatre escouades de quatre soldats montent la garde (comme ces gardes chargés de surveiller la tombe du Christ, cf. Mt 27,62-66). Apparaît un ange étincelant de lumière – semblable à celui qui vint rouler la pierre au matin de Pâque (Mt 28,2-3) – qui, ayant frappé Pierre, le « réveille » (littéralement : « le fait se lever ») et lui ordonne : « Lève-toi ! » (*anasta*, littéralement : « ressuscite ! »). Il ajoute alors : « Mets ta ceinture et lace tes sandales (encore un thème pascal, cf. Ex 12,11)... mets ton manteau et suis-moi ! » (Ac 12,8). Peut-on lire ce verset sans penser à l'évangile de Jean ?

« Quand tu étais jeune tu nouais ta ceinture et tu allais où tu voulais ; lorsque tu seras devenu vieux, tu étendras les mains et c'est un autre qui nouera ta ceinture et qui te conduira là où tu ne voudrais pas. Jésus parla ainsi pour indiquer de quelle mort Pierre devait glorifier Dieu ; et après cette parole, il lui dit : 'Suis-moi !' » (Jn 21,18-19).

C'est comme si Pierre se trouvait désormais au-delà de la situation décrite comme celle de sa mort... Quittant alors sa prison, Pierre arrive à la maison de Marie, où l'Eglise est recueillie en prière. Lorsque la servante annonce que Pierre est là, qui frappe à la porte, personne ne la croit : « Tu es folle », « c'est son ange ! ». Cela aussi rappelle les événements de Pâques (cf. Lc 24,11.37<sup>14</sup>). Et quand enfin il entre, il déclare : « Allez l'annoncer à Jacques et aux frères » (Ac 12,17) ; souvenons-nous des paroles du Ressuscité : « Soyez sans crainte. Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée... » (Mt 28,10).

Luc n'a pas raconté le martyre de Pierre, bien qu'il le connaisse certainement ; il ne racontera pas non plus la mort de Paul. Son inten-

<sup>13</sup> Ce verbe indique souvent dans le NT la mort : cf. Ac 7,60 ; 13,36 ; 1 Th 4,13 ; 1 Co 11,30 ; 15,6 ; Mt 27,52 ; Jn 11,11 ; etc.

<sup>14</sup> Comparez aussi Ac 12,14 : « [Rhodè] reconnut la voix de Pierre et, du coup, dans sa joie, elle n'ouvrit pas le portail, mais rentra en courant... » avec Lc 24,41 : « Comme, sous l'effet de la joie, [les disciples] restaient encore incrédules et comme ils s'étonnaient, [Jésus] leur dit... ».



tion en effet n'était pas de rédiger une biographie des grands apôtres des commencements de l'Eglise, mais de dire comment l'Evangile avait atteint Rome, la capitale impériale, et comment l'Esprit avait conduit et confirmé l'action des premiers chrétiens. Mais il n'est pas hors de propos de se demander si, dans ce chapitre, Luc n'a pas voulu donner une lecture pascale de la mort de Pierre (comme il le fera également pour Paul au chap. 27). Les versets 1-10, en partie parallèles au récit de la passion du Christ, évoquent sa mort ; les versets 11-17, parallèles à celui de la résurrection du Christ, disent la conviction de foi : avec le Christ, Pierre est ressuscité et il demeure maintenant avec lui. La dernière phrase : « [Pierre] s'en alla et se mit en route pour un autre lieu » (v. 17) devient d'autant plus significative quand on se souvient que le « Lieu » (en hébreu : *ha-maqom*) est une des périphrases par lesquelles les Juifs disent Dieu dont le nom est indicible<sup>15</sup>. Alors Pierre s'est mis en route vers Dieu, comme le fit le Christ au jour de son ascension.

*La mort d'Hérode et la croissance de la Parole de Dieu (Ac 12,19-25).* Par contraste, la mort d'Hérode, qui n'avait glorifié au long de sa vie que lui-même (cf. Ac 12,22), marque la défaite du « monde » par rapport à l'œuvre de Dieu : au « jour fixé » (v. 21) par Hérode pour la manifestation de sa gloire lors d'une harangue démagogique qui flatte les hommes<sup>16</sup>, correspond le « soudain » (« à l'improviste ») de l'intervention brutale de Dieu (v. 22). De la même manière, à la disparition du roi qui expire misérablement, dévoré par les vers, s'opposent la croissance et la diffusion victorieuse de la Parole de Dieu. En Luc 2,32, Luc avait écrit : « Et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce », ici, la même chose arrive à la Parole ; celle-ci prend donc la relève de Jésus ; en elle c'est Jésus lui-même qui vit et croît ; n'est-il d'ailleurs pas, comme le dit Jean l'Evangeliste, le Verbe de Dieu ?



<sup>15</sup> Le fameux « Saint Lieu » du cantique 290 de l'ancien *Psautier romand* des années 1950, qui suscitait tant notre curiosité d'enfants : « Accepte mon offrande/Bien-aimé Fils de Dieu/Et que sur moi descende/La flamme du Saint Lieu », modifié, dans *Psaumes et Cantiques* (1976), en « le Saint Esprit de Dieu ».

<sup>16</sup> Le verbe utilisé ici, le verbe *demegoreîn* (« tenir un discours officiel », v. 21), est un *hapax* pour le NT ; il a certainement une connotation péjorative ; aspect qui est renforcé encore par le cri de la foule : « Voix d'un dieu, non d'un homme ! » (v. 22).